

Extrait du livre

Comme le mot neige

André Sarcq

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Collection
LES IMPRESSIONS NOUVELLES-THÉÂTRE
dirigée par Christian Rullier

Cette collection est éditée avec le soutien de la SACD.

Ouvrage publié avec le concours de « Beaumarchais »



Cet ouvrage bénéficie du partenariat de AÉDD-Théâtre
(Association d'Écrivains pour la Diffusion
et la Distribution du Livre de Théâtre)

La représentation des pièces de théâtre est soumise
à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.
Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation
devra être déposée auprès de la SACD.

Couverture : © Illustration : Denis Deprez
Portrait : Étienne Trouvers
Graphisme : Millefeuille

André Sarcq

COMME LE MOT NEIGE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES
PARIS - BRUXELLES

à Monique Gho-Nemenschonsky,
à Bruno Martin

Le danger, le danger terrible : le point d'intersection.

Le point où se croisent dégoût de soi et dégoût des autres. C'est quand ce point rencontre le mot qui l'identifie que l'existence de l'individu bascule. Dans l'anéantissement, le plus souvent, dans la renaissance, rarement.

Trop rarement ; la mansuétude est un grain pauvre.

Anonyme. XXI^e siècle.

Tout est impur.

La poésie, pourtant culmination de l'art, est elle-même impureté puisqu'elle naît de la vie. Étant mouvement, elle ne peut être que mouvement contrarié. La poésie, pense Warren, est l'impureté qu'un être vivant secrète pour tenter de devenir pur. Elle est un peu comme le péché originel qu'il compare à un animal familier craignant de se laisser oublier et qui demande qu'on s'attache à lui.

Lecture par Raymond Las Vergnas de *Un endroit où aller*, de Robert Penn Warren.

Six personnages :

Bénédicte, dans la quarantaine,

Edvard, trente ans,

Faouzi, cinquante ans,

Li Wei, dans la trentaine,

Thomas, trente ans,

l'homme.

Et le mot.

Les phrases sans ponctuation finale indiquent une interruption du personnage, de son fait ou par le locuteur suivant.

I

Noir.

Il est entré, le mot
Un peu voûté, les épaules étroites
Avec ses valises
Une dans chaque main, l'une plus petite que l'autre, un peu
A passé le porche et s'est arrêté au bord de la grande cour
N'a rien dit
A eu peur, peut-être
A cligné des yeux : le soleil, sa violence zénithale sur le rectangle
sec
de la grande cour
N'a pas posé ses valises, l'une plus petite que l'autre, un peu
N'a rien cherché du regard, rien ni personne, dans la foule qui
peuplait
la grande cour
A tourné le buste, vers l'angle gauche de la cour
Puis a tourné l'ensemble de son corps, et dirigé ses pas vers l'angle
gauche
A cherché l'angle de l'angle
à l'ombre
le mot
le mot tout habillé de brun dans l'ombre
S'est tourné face à la grande cour
et a posé ses valises
d'un même mouvement des bras
parallèle et synchrone
avec légère flexion du buste
A posé ses valises
un seul bruit mat sur le bitume
Puis il a porté ses mains à sa bouche
le mot
non pour en faire un porte-voix, mais
au contraire
comme pour la retenir

l'étouffer non, mais la brider
sa voix de mot
peut-être
parce qu'il ne l'aimait pas
Et le mot
avec sa minuscule bouche
a commencé de parler
Et sa voix
si faible, si ténue
son filet de voix
s'est rué parmi la foule
dans la grande cour
a croché des pieds
heurté des épaules
frappé des visages
révulsé des narines
soulevé des cœurs
estompé des veines
Tout cela il l'a fait
le mot
s'étant posté à l'angle, l'angle gauche
de la grande cour
ayant posé ses valises
et arrondi ses mains autour de sa bouche minuscule
le mot
pour retenir sa voix, peut-être
parce qu'il ne s'aimait pas

II

VOIX ET RIRES D'ENFANTS : T'as vu la folle ! Oh la honte, hé ! J'y crois pas ! Appelle ton frère ! Appelle ton frère ! Vite ! On voit tout ! Putain la honte ! Grave ! Venez voir, on voit tout ! *Etc.*

BÉNÉDICTE. – Oui je l'ai fait. Dans la cité. Au cœur de leur fichue cité. Face à l'entrée de son immeuble.

J'ai pissé. Debout. En plein vent.

Avec les larmes qui me gouttaient au menton, avec la morve qui me barbouillait la bouche, noyée d'alcool, oui, j'ai hurlé, face à l'entrée de son immeuble, ou plutôt l'immeuble de sa famille, toute la colonie, la chevelure défaite, les jambes écartées, la jupe remontée des deux mains à la taille, j'ai pissé, je me suis vidée verticale face à l'entrée, à dix pas face à l'entrée.

Et j'ai braillé, de toutes mes forces :

Li Wei a rien dans la culotte ! Il s'occupe pas de moi ! S'est jamais occupé de moi ! De la première nuit ! N'a rien entre les jambes, votre Li Wei ! Rien ! Rien de rien !

J'ai pissé et j'ai hurlé, comme ça.

Heureusement il y avait l'alcool.

J'avais froid au sexe. Il tombait une sorte de neige mouillée. Des flocons se posaient sur ma toison, d'autres la traversaient pour venir fondre en brûlant sur ma chair. J'avais froid au sexe, froid au sexe mais le cœur et la tête en feu – il y avait l'alcool.

Et je la sentais, leur fichue cité, oh sans avoir besoin de me retourner comme je la sentais, dans mon dos, toute proche, un furoncle énorme, un abcès suintant et ricanant, du parpaing et de la tôle, des dents gâtées, des couteaux, de la tuile et de la trouille, de l'huile de vidange, du fiel, de la prière et des poubelles éventrées. Un gros abcès moqueur qui me coulait entre les épaules son filet de bave acide.

Elle était là, leur cité, avec toutes ses familles et toutes ses colonies plantées dans mon dos, entre les omoplates. Elle était là, bien pesante dans l'entaille, bien lourde et bien profonde, à mordre de toute sa lame rance.

Mais il l'a eue, sa honte.

Il a payé.

III

EDVARD. – Longtemps j’ai été beau. C’est un fait. Longtemps j’ai été beau. Non que je m’aimais, m’admirais, me plantais face au miroir pour jouer des muscles (je n’en ai jamais eus), me féliciter des tablettes et des biceps, du galbe du mollet, ou m’agiter jusqu’à gifler la glace de giclées de semence morveuse, ma bouche collée à son reflet, l’haleine diffusant son halo de buée autour de l’empreinte des lèvres où mourait le râle.

Pas cela, non. Jamais cela.

C’était dans les regards des rues. Regards qui convergeaient vers mon visage comme des nuées de papillons de nuit imbéciles, s’y écrasaient comme nuées de papillons de suie aux ailes grasses, le graissaient, femelles si souvent, femelles presque toujours, le graissaient et glissaient sans qu’en j’en retienne aucun, glissaient parce que jamais – car la vie est joueuse, n’est-ce pas, farceuse la vie, n’est-ce pas – parce que jamais n’y volait le regard attendu.

Longtemps j’ai été beau.

Mais ce fut pour dévorer, seul, des montagnes de solitude.

Attablé à l’attente, dans un appartement vide au centre de ce désert urbain, la désertique fourmilière urbaine aux innombrables colonnes de moutons et de métèques, colonnes de moutons métèqués dans le sens du sexe d’en face, seul à chercher mon sexe pareil parmi les colonnes de partout ruisselantes de la norme métèquée, seul à jouer des coudes avec le très fort désir, là toujours, avec le désir très fort là d’en finir avec cette attente et cette solitude, cette dévoration, ce gavage de solitude, d’en finir, de mettre un terme, oui, à cette beauté que je n’aimais pas, et qui ne m’aimait pas non plus, mais se moquait et me blessait rien que d’être et d’être pour rien.

Mais longtemps j’ai été beau.

C’est un fait.

C’était

avant.

IV

EDVARD. – Ce que je pense, c'est mon droit de le dire.

THOMAS. – Incontestablement.

EDVARD. – Et d'aligner les mots qui le disent.

THOMAS. – Certains de ces mots sont tranchants. Ils ont déjà servi, monstrueusement.

Écoute, Edvard, je préfère

EDVARD. – Toutes nos classes ensemble, de la primaire à la terminale. Tu as oublié ?

THOMAS. – C'était différent. Tu étais différent.

EDVARD. – Différent en quoi ? La politique ? Toi aussi tu en fais, que je sache !

THOMAS. – Pas la même. Je suis dans une association, pas dans un parti. Et surtout pas ce parti.

EDVARD. – De ces associations devant lesquelles tremble tout l'échiquier, justement, d'un bord à l'autre. De celles qui gouvernent effectivement le pays, par lobbying ou intimidation, une seule et même ficelle.

La médiocrature des mélangés et des moins.

THOMAS. – Je te remercie.

EDVARD. – Tu sais que je ne te visais pas personnellement.

THOMAS. – Je le sais. Edvard, ce débat, nous l'avons eu cent fois.

EDVARD. – Alors une fois de plus ! Au moins, quand on s'engueule, on se parle !

THOMAS. – Ça te manque à ce point qu'on s'engueule ?

EDVARD. – Qu'on se parle.

THOMAS. – Entre toi et moi c'est devenu la même chose, systématiquement, ou presque. Et je finis par trouver ça...

EDVARD. – Le noble esprit en serait venu à se lasser ? Il faut dire que le mien sent mauvais, n'est-ce pas ? Suspects, les relents de l'esprit d'Edvard.

THOMAS. – Edvard.

EDVARD. – Tu t'es lassé de beaucoup de choses, en ce qui me concerne, et depuis longtemps, de beaucoup de ce qui me touche.

THOMAS. – Edvard, on n'a plus quinze ans.

EDVARD. – Bientôt trente, qu'est-ce que ça fait ?

THOMAS. – Ça fait que nous ne nous touchons plus de la même façon.

Arrête. Pas ce sourire, s'il te plaît.

EDVARD. – Nous aurons développé des zones l'un à l'autre... abrasives...

THOMAS. – Répulsives ?

Pardon.

EDVARD. – Répulsives. Rien de moins.

THOMAS. – Je me suis excusé. Oublie. C'était con.

EDVARD. – C'est dit.

THOMAS. – Pardon !

EDVARD. – Comme si tout s’était effacé, presque d’un coup...
Toutes ces années, tout ce temps, tous les deux à...

THOMAS. – Nous n’avons plus quinze ans.

EDVARD. – Effacé, c’est ça ? Un coup de doigt sur la touche Suppr ?
Ce qui me touche effacé par la touche Suppr ?

THOMAS. – Mais rien, Edvard ! Rien d’effacé ! Reconnais simplement que...

EDVARD. – Que ?

THOMAS. – Tu m’emmerdes.

EDVARD. – Moi je les ai aimés, nos quinze ans. Et toi aussi, ne dis pas le contraire.
Tu te souviens ? Tu te

THOMAS. – Edvard !

EDVARD. – Tu te souviens quand tu m’envoyais

THOMAS. – Tu ne vas pas remettre ça.

EDVARD. – Remettre quoi ? Je veux juste

THOMAS. – Stop ! Cesse immédiatement !

EDVARD. – ... ?

THOMAS. – Taxer les numéros de Playboy, oui.
Mais il y a longtemps, très longtemps que je ne me satisfais plus de filles sur papier glacé.

EDVARD. – Mais

THOMAS. – Et que je ne me satisfais plus non plus de les partager avec mon pote, le short sur les chevilles dans la buanderie – car c’est bien où tu voulais en venir, n’est-ce pas ? Une fois encore, n’est-ce pas ?

EDVARD. – Quand tu m’envoyais t’acheter tes cigarettes. Parce que tes parents connaissaient la buraliste. Même paroisse.

Silence.

THOMAS. – ... Tu vas bien ?

EDVARD, *violemment.* – Qu’est-ce que ça peut te foutre ? !

Silence.

Alors ce pot, on se le prend ?

THOMAS. – Désolé. Non.

EDVARD. – Bien, on attendra. J’attendrai. Qu’on se croise ailleurs. Au centre-ville, par exemple, comme la dernière fois. Tes parents ?

THOMAS. – Ça va, merci. Tu cherches toujours à échanger les tiens ?

EDVARD. – Qui voudrait se les faire fourguer ? Soixante piges bientôt, et toujours Libé, le joint et le sacro-saint : Why not ? Pavlov sauce post-soixante-huitarde. Toujours pas la moindre velléité de se curer ne serait-ce que d’un soupçon de leur crasse intello-gaucheuse. Et les livres ! Ah leurs putains de montagnes de putains de bouquins ! Chacun dans son appartement. Ils ont divorcé, elle pour lire tout son saoul, lui, pour écrivasser ses merdes jusqu’à son dernier souffle.

THOMAS. – Comme si toi tu ne lisais pas. Tu es injuste. Ton père a publié son roman ?

EDVARD. – Lequel ? Qu'est-ce que tu crois. Il en est à son dixième, destination fond de tiroir, comme ceux qui l'ont précédé.

THOMAS. – Tu es injuste.

EDVARD. – Le trip prof de banlieue écrivain raté. Putain il fallait que ça tombe sur moi !

C'est un bon petit gars comme toi qu'il leur aurait fallu, à mes encrassés géniteurs. De quoi se dorer à l'or fin le gras de cervelle ! Légitime fierté !

Qui sait, ils seraient peut-être restés ensemble.

THOMAS. – Au moins, ils ne m'auraient pas gonflé avec la messe du dimanche.

EDVARD. – Chacun sa croix ! De gauche ! Bien sûr. De nos jours, la croix se porte à gauche.

Ensemble, ironiquement : Sur le cœur !

THOMAS. – Ton père est quelqu'un de bien, et c'est un bon prof.

EDVARD. – On le dit. Alors, ce pot ?

THOMAS. – J'y vais. (*Il s'éloigne.*)

EDVARD. – Thomas ! (*Thomas s'immobilise.*) Le col de ton blouson est retourné. (*Il s'approche de Thomas et rectifie le vêtement ; ses doigts s'attardent un instant sur la nuque de son camarade.*) Fais gaffe, il commence à faire froid.

THOMAS, *se dégageant.* – Merci. Salut.

Edvard le regarde s'éloigner, puis hésite sur la direction qu'il va prendre. Son regard croise son reflet dans une vitrine. Il s'en approche, prend son visage entre ses mains et le scrute longuement, intensément.